



© Marvin Leuwrey

Objets en fonctionnement

Entretien avec Bruther

par Richard Scoffier, le 15 octobre 2021

Arc en rêve, Bordeaux. Je m'attendais à une grande rétrospective des travaux de Stéphanie Bru et Alexandre Thériot, qui focalisent depuis un certain temps l'attention de la critique. Et je me promène, légèrement désorienté, dans une galerie des machines : les projets de leurs étudiants de l'ETH Zurich mis en scène au scalpel par l'artiste Richard Venlet. Mais entrons dans le bureau le Fabrizio Gallanti, le nouveau directeur qui s'est absenté quelques instants, pour revenir avec eux sur leur parcours et sur cette exposition qui mérite quelques explications...

D'A : QU'EST-CE QUI VOUS A POUSSÉ À ENTRER DANS UNE ÉCOLE D'ARCHITECTURE ?

Stéphanie Bru : J'y suis entrée très tardivement et je ne peux pas dire que ce parcours se soit imposé à moi naturellement. Il n'y avait pas d'architectes dans ma famille et ce métier, qui m'intriguait, m'apparaissait très lointain, presque inaccessible. Je pensais aussi qu'un architecte devait savoir parfaitement dessiner, ce dont j'étais incapable. Je me sentais plutôt attirée par les mathématiques, aussi, après le bac, je me suis inscrite à la fac pour passer un Deug. Mais arrivée là, je me suis rendu compte que je ne me voyais ni prof, ni ingénieur... Enfin, je me suis jetée à l'eau et ma candidature a été acceptée à l'école de Paris-Tolbiac. Un cursus qui m'a entraînée de surprise en surprise. Ce qui m'a le plus touchée, quand j'ai commencé à faire des projets, c'est l'importance donnée à la déduction : chaque acte entraîne un autre. Un travail qui rappelle par certains aspects celui du détective qui remonte, à l'envers, des faits vers les causes. J'ai pu ainsi contourner ce qui me paralysait et j'ai compris que l'on peut très bien faire de l'architecture en raisonnant avec des mots, sans passer forcément par le dessin. Mes études de maths me donnaient une certaine légitimité, et je me sentais beaucoup plus à l'aise dans ma nouvelle discipline.

D'A : QUAND VOUS AVEZ COMMENCÉ, QUELS ÉTAIENT LES ARCHITECTES DONT LES ŒUVRES VOUS ATTIRAIENT ?

Stéphanie Bru : Lors de l'entretien pour rentrer à Tolbiac, je me suis aperçu que j'avais, sans le savoir, une culture architecturale. Même si je n'étais pas capable de mettre les mots dessus ni de donner des noms d'architectes ou de bâtiments. J'ai grandi à Évry, en ville nouvelle, j'habitais dans les pyramides d'Andrault et Parat, il y avait la cathédrale de Mario Botta, les logements de Pierre Riboulet, la cité administrative... J'étais plongée dans un univers de constructions émergentes où l'on voyait les bâti-

ments sortir des champs avec un certain enthousiasme. Quand j'allais à l'école primaire, au collège ou au lycée, c'était toujours un équipement flamboyant neuf qui m'accueillait.

ET VOUS, ALEXANDRE ?

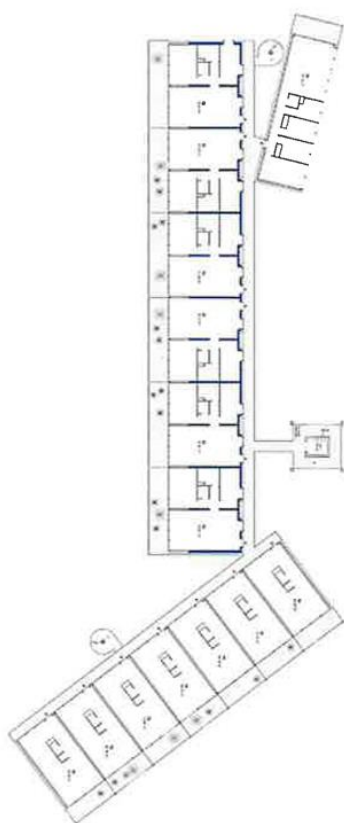
Alexandre Thériot : Moi aussi j'ai grandi dans le périurbain, en Auvergne, dans un village satellite d'une petite ville qui s'est transformé sous la pression pavillonnaire. Comme Stéphanie, je suis d'abord allé à la fac de science pour passer un Deug. Je m'orientais plutôt vers la géologie. Des études qui m'intéressaient sans provoquer une véritable passion. J'étais attiré par l'architecture mais je n'osais pas m'imaginer architecte. Quand j'ai sauté le pas et que je me suis inscrit à Clermont-Ferrand, ces études m'ont permis de donner du sens à de nombreuses choses que j'appréhendais intuitivement sans vraiment les comprendre. Puis je suis venu à l'École d'architecture de Paris-Belleville et j'ai terminé mes études à Marne-la-Vallée.

D'A : ET QUELS SONT LES ENSEIGNANTS QUI VOUS ONT MARQUÉ ?

Alexandre Thériot : Michel Mangematin à Clermont, qui établissait des liens entre architecture et philosophie. À mon arrivée à Belleville, j'ai suivi l'enseignement d'Henri Ciriani qui était un pédagogue charismatique et drôle mais son enseignement me semblait réduire mécaniquement l'acte architectural à des recettes de composition. C'est surtout Jacques Lucan qui m'a permis de commencer à développer une réflexion plus personnelle sur la discipline, c'est d'ailleurs pour ça que je l'ai suivi à Marne-la-Vallée pour terminer mon diplôme. L'école a été un déclencheur mais les choses importantes sont venues plus tard, quand j'ai commencé à travailler en agence.

Stéphanie Bru : Oui, à l'école ce que j'aimais c'est l'effet de ruche quand nous travaillions tous ensemble. Le fait aussi d'être à Paris et de découvrir cette ville qui est un véritable musée d'architecture à ciel ouvert. J'ai eu des enseignants qui m'ont marquée comme Yves Lion, Alexandre Chemetoff, Pierre-Louis Faloci ou Jean-Pierre Pranlas-Descours. J'ai absorbé comme une éponge leurs approches assez semblables, fondées sur la typologie. Mais comme Alexandre, c'est quand j'ai commencé à travailler en agence que les choses se sont vraiment cristallisées. J'ai d'abord fait des charrettes chez mes enseignants et, quand je suis rentré chez Jacques Ferrier, tout a vraiment basculé... C'est là que nous nous sommes rencontrés Alexandre et moi et, malgré notre manque d'expé-

« J'ai grandi à Évry, en ville nouvelle [...] J'étais plongée dans un univers de constructions émergentes où l'on voyait les bâtiments sortir des champs avec un certain enthousiasme »
Stéphanie Bru



Réhabilitation-extension résidentielle à Mérignac. Une barre des années 1960 est reconvertie, un bâtiment plus petit (une ehpad) lui est adjoint ainsi que des serres en toiture. Ce projet a été lauréat du prix EDF Bas Carbone en 2014.

Ci-contre : plan d'étage courant.

rience, Jacques nous a tout de suite fait confiance. Il ne nous regardait plus comme des étudiants ou des apprentis mais comme des interlocuteurs. Il nous a rapidement donné des responsabilités et nous a laissés prendre des initiatives.

D'A : ÊTES-VOUS RESTÉS LONGTEMPS DANS SON AGENCE ?

Stéphanie Bru : Oui, je suis arrivée après mon diplôme et je suis resté sept ans. Les projets possédaient une dimension de recherche, d'exploration. Et nous ne voyions pas vraiment de différence entre eux et nos travaux d'école : ils étaient simplement plus concis, plus précis, plus aboutis...

Alexandre Thériot : Nous nous sommes tous les deux investis dans cette structure sans compter parce que nous aimions ce que nous y faisons et sans doute parce que nous n'avions pas le sentiment de travailler « pour » quelqu'un et nous développons notre propre réflexion. Ce qui était très stimulant...

D'A : VOUS AVEZ TRAVAILLÉ SUR QUELS PROJETS DE L'AGENCE ?

Stéphanie Bru : Nous avons surtout rendu beaucoup de concours et nous avons été ainsi formés chez lui à cette discipline très stricte. Nous avons aussi participé à l'établissement d'une méthodologie du projet. Cette collaboration nous a permis de mieux comprendre ce que nous voulions faire, ce que nous voulions être. Quand je suis arrivée rien n'était établi, ni figé. Chez mes enseignants, il y avait un certain entre-soi tandis que chez Jacques tout était plus ouvert, c'était un autre univers... Et surtout il ne nous demandait pas de composer, un terrain sur lequel je n'étais pas du tout à l'aise.

Alexandre Thériot : Même si lui ne le revendiquait pas, il abordait l'architecture sous l'angle de l'ingénierie. Et c'est précisément ce qui nous intéressait en travaillant chez lui.

D'A : ET APRÈS CETTE EXPÉRIENCE ?

Alexandre Thériot : Nous avons obtenu la bourse *L'Envers des villes* et nous sommes partis six mois au Japon pour faire une recherche sur les infrastructures. Et ces six mois ont été un véritable choc... J'avais déjà réfléchi sur cette question quand j'ai passé mon diplôme – *La ville du périphérique* – avec Jacques Lucan dans le groupe Tomato. Nous avons cherché à appréhender le périphérique non comme une frontière mais comme une centralité.

Stéphanie Bru : Moi j'ai passé mon diplôme sur les villes nouvelles. Et le Japon, qui nous intéressait tous les deux, était celui des autoroutes surélevées érigées au-dessus des canaux de Tokyo pour assurer une desserte efficace des sites de la ville pendant les JO de 1964. C'était un projet prospectif consistant à transformer les infrastructures autoroutières en infrastructures publiques (parc, équipements, trans-

« Nous avons été ainsi formés chez [Jacques Ferrier] à cette discipline très stricte. Nous avons aussi participé à l'établissement d'une méthodologie du projet. Cette collaboration nous a permis de mieux comprendre ce que nous voulions faire, ce que nous voulions être »

Stéphanie Bru



© Filip Dujerčin

« Dans les premiers temps, nous avons essentiellement été retenus sur des projets de logements en périphérie, des programmes sur lesquels, ironiquement, nous n'avions pas été formés » Alexandre Thériot



© Maxime Delvaux

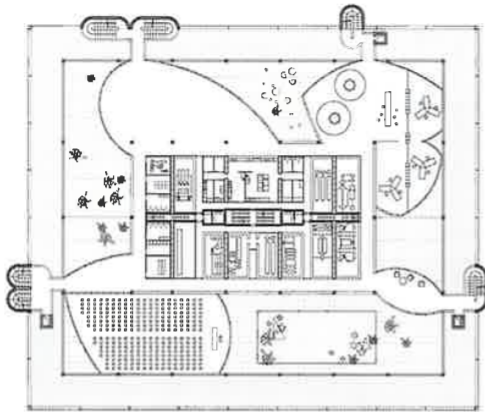
Ci-dessus : Maison de la Recherche et de l'Innovation, Caen, 2013-2015.

Ci-dessous : centre culturel et sportif Saint-Blaise, Paris 20^e, 2011-2014.

Ci-contre : vue sur les coursives des 50 logements sociaux à Limeil-Brevannes, 2013.



© Maxime Delvaux



Plan du bâtiment des sciences de la vie de l'École polytechnique de Lausanne, 2017. Concours lauréat réalisé avec l'agence Baukunst.



Logements étudiants et parking réversible, Palaiseau, plateau de Saclay, 2016-2021, réalisé en association avec Baukunst.



© photos : Maxime Delvaux

ports collectifs...) dans un contexte de pression foncière extrême.

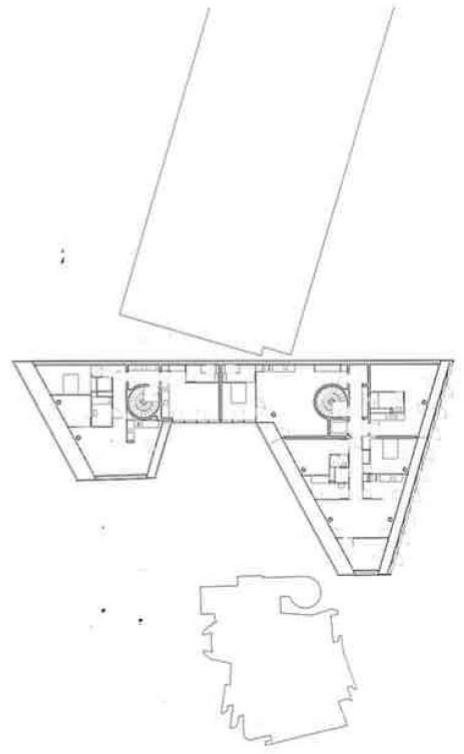
D'A : COMMENT ÊTES-VOUS PARVENUS PAR LA SUITE À ACCÉDER À LA COMMANDE ?

Alexandre Thériot : En 2008, nous avons d'abord participé à des concours ouverts comme la Maison Bas Carbone lancé par EDF, que nous avons gagné, et à des consultations internationales qui nous permettaient de garder un lien avec la grande échelle sur laquelle nous avons beaucoup réfléchi en agence. Ces expériences très diverses nous ont permis de fabriquer des références indispensables pour revendiquer une expertise et espérer être retenus à des concours sur invitation. Dans les premiers temps, nous avons essentiellement été retenus sur des projets de logements en périphérie, des programmes sur lesquels, ironiquement, nous n'avions pas été formés. C'était l'époque où, au moyen du 1 % patronal, la Foncière Logement cherchait à implanter des classes moyennes ou supérieures dans certaines zones du Grand Paris afin de « ghettoïser les quartiers dits difficiles ». En général trois équipes de maîtrise d'œuvre étaient invitées : des agences confirmées et des émergentes jeunes qui pouvaient ne rien avoir construit du tout. C'était notre cas. Nous avons ainsi rendu plusieurs projets pour ces territoires – Grigny, Les Tarterêts... – des problématiques qui nous tenaient à cœur pour avoir vécu pendant notre enfance dans des périphéries assez semblables... C'est par ce biais que nous avons notamment pu réaliser un immeuble de logements à Limeil-Brévannes. C'était une période aussi où ces concours étaient indemnisés, ce qui permettait à une petite structure comme la nôtre de développer sa pensée, de projet en projet, et de rester indépendante.

D'A : QU'EST-CE QUE VOUS DÉFENDEZ ?

Stéphanie Bru : Nous avons commencé par définir une méthodologie de projet et, plus tard, en nous interrogeant sur notre production, nous en avons déduit les fondamentaux sur lesquels nous travaillons. Quand nous avons fait ces concours de logements, alors que nous n'en avons jamais fait auparavant, nous n'avons pas pu appliquer des recettes comme celles que l'on apprend quand on travaille dans des agences qui s'en sont fait une spécialité... En dessinant leurs plans nous avons toujours en tête la problématique de la transversalité programmatique. Des questions comme : pourquoi est-il possible de faire des bureaux très ouverts et très vitrés alors que cela est impossible quand il s'agit de faire du logement ? Pourquoi y a-t-il une différence entre les entreprises qui réalisent des bureaux, avec des poteaux des poutres, et celles qui réalisent des logements avec des refends ?

Peut-être que l'un de nos premiers principes a été de mettre en question ces oppositions que nous ne



« Notre premier combat a été de faire du logement comme du bureau et du bureau comme du logement » Stéphanie Bru

Ci-dessus : 25 logements sociaux, rue Pelleport, Paris 20^e, 2017.

Ci-contre : résidence pour chercheurs, Paris 14^e, 2014-2018.





© photos : Rodolphe Eschier

Scénographie de l'exposition « Moteur Action Forme », consacrée à l'œuvre de l'agence Bruther. Jusqu'au 22 février 2022 au Centre d'architecture arc en rêve à Bordeaux.

compréhensions pas et qui touchent à la fois au programme, à la réglementation, à la technique et à la mise en œuvre...

Notre premier combat a été de faire du logement comme du bureau et du bureau comme du logement. Pour la rue Pelleport à Paris, le projet a en permanence modifié sa programmation. En fonction des modes de financements, on nous demandait de dessiner parfois de grands logements, parfois, au contraire, de petits... Cette contrainte nous a amenés à inventer une parade méthodologique. Nous avons ainsi travaillé sur plusieurs calques différents : un premier, la structure poteaux-poutres ; un second, les façades. Les deux premiers restant ainsi totalement indifférents aux modifications du troisième calque : le plan, ouvert à toutes les permutations possibles. Ces contraintes nous ont permis de considérer comme essentielles ces questions de variabilité et d'instabilité programmatiques, aussi bien dans la conception des logements que des équipements. L'autre point important, c'est que la réglementation peut, elle aussi, changer. Quand nous avons commencé, on nous demandait pour que nos bâtiments soient performants de prévoir des panneaux photovoltaïques et de suivre la règle des 1/6 de façades vitrées.

Alexandre Thériot : Cette période a été marquée par l'émergence de bureaux d'études environnementaux qui ont su permettre de nouvelles stratégies et ouvrir de nouvelles perspectives. La règle des 1/6 est vite apparue absurde puisqu'elle ne tenait pas compte de la performance des matériaux composant les façades. Nous nous sommes beaucoup battus sur ce sujet, au point de devoir nous séparer de bureaux d'études qui ne voulaient pas nous suivre et qui préféraient s'abriter derrière la règle des 1/6 plutôt de se lancer dans des recherches et des calculs plus complexes. Quand nous avons réalisé les logements pour chercheurs à la cité universitaire en bordure du périphérique, les contraintes acoustiques étaient très élevées et nous avons renversé le processus. Nous nous sommes fixé un objectif pour qu'ensuite des études techniques soient menées afin de l'atteindre. Pour ce projet, heureusement que nous n'avions pas de bureau d'études façade ni d'acousticien au moment du concours, sinon nous n'aurions jamais pu le réaliser.

D'A : POUR LA MAISON DE LA RECHERCHE ET DE L'IMAGINATION À CAEN, VOUS AVEZ DÉVELOPPÉ DE NOMBREUX ÉLÉMENTS – COUSSINS EN PTFE, STORES EXTÉRIEURS, IGLOO EN TOITURE – QUI PEUVENT RAPPELER LES PROJETS D'ÉTUDIANTS QUE VOUS EXPOSEZ AUJOURD'HUI...

Stéphanie Bru : Oui, pour nous c'est un projet important sur de nombreux points. D'abord la maîtrise d'ouvrage n'avait pas beaucoup d'expérience et elle abordait comme nous le projet avec une certaine naïveté. Elle nous faisait entièrement confiance et nous avons seulement neuf mois pour les études, puis neuf autres pour le chantier... Der-

rière elle, la ville nous soutenait et nous avions le sentiment assez enthousiasmant de travailler tous ensemble à projet commun.

Alexandre Thériot : On peut établir un parallèle entre le développement de ce projet, dans lequel nous avons pu expérimenter librement des tas de choses, et les travaux de nos étudiants à l'ETH. Chaque fois que nous avons un problème à résoudre, au lieu de reprendre une solution faisant autorité, nous en avons cherché librement une autre. C'est l'histoire des façades, c'est l'histoire des planchers et même celle du dôme... Ce contexte de délais très courts et de coûts très resserrés nous a été finalement très profitable. Nous avons pu ainsi, une fois les principes du projet rigoureusement établis, négocier avec les entreprises dans les limites de leur savoir-faire. De même, concernant la polyvalence du premier niveau – réunions, expositions, conférences, spectacles –, nous avons pu négocier avec les pompiers, puisque la jauge comme la ventilation se définissent en fonction du programme...

D'A : REVENONS SUR VOS EXPÉRIENCES D'ENSEIGNANTS ET SUR L'EXPOSITION DES TRAVAUX DE VOS ÉTUDIANTS À ARC EN RÊVE...

Alexandre Thériot : Nous enseignons à Zurich depuis trois ans et cette expérience est totalement en prise avec notre pratique professionnelle. Ces deux mondes ne sont pas séparés et se nourrissent mutuellement. Un dispositif qui rentre parfaitement dans la politique de l'école, qui favorise les praticiens reconnus pour enseigner le projet. Nous ne sommes pas là pour transmettre des connaissances aux étudiants mais pour les stimuler. Nous cherchons à leur apporter une certaine liberté de réflexion et d'action. Stéphanie et moi nous nous sommes formés ensemble en tâtonnant, en échangeant et en discutant, c'est ce que nous cherchons à leur apprendre. Nous essayons d'abord de saisir ce qui les anime – leurs obsessions – pour ensuite les pousser jusqu'au bout vers ce qui les intéressent. Nous travaillons chaque semestre sur des thèmes que Italo Calvino a développé dans son livre *Six Memos for the Next Millennium* : légèreté, rapidité, visibilité, exactitude, *multiplicity*, *consistence*. À partir de l'un de ces thèmes, les étudiants développent un discours puis un objet qu'ils conçoivent avec leur tête et construisent avec leurs mains. Ce passage de l'idée à l'objet reste au cœur de notre enseignement comme de notre démarche. En résultent ces machines que vous avez pu voir aujourd'hui à arc en rêve.

Elles doivent être comprises comme des dispositifs utilisant les matériaux et les modes d'assemblages les plus divers afin de générer des situations singulières. Le but de l'architecture n'étant pas de produire des objets inertes et célibataires mais des objets capables de mutations, de connexions et d'interactions, des objets en fonctionnement... ■

« Nous ne sommes pas là pour transmettre des connaissances aux étudiants mais pour les stimuler. Nous cherchons à leur apporter une certaine liberté de réflexion et d'action »

Alexandre Thériot

